

LES TEXTES RELATIFS AU CÈDRE DU LIBAN DANS L'ANTIQUITÉ

42

Dès l'Antiquité, le cèdre a joué dans la Méditerranée comme au Proche-Orient d'un prestige extraordinaire¹. La longévité

des arbres, la résistance du bois au pourrissement et aux insectes, sa solidité, sa couleur, l'odeur de sa résine, le distinguaient des bois plus courants et en faisaient un produit de luxe très recherché. Les mentions du cèdre dans les textes du Proche-Orient soulignent à l'envi le caractère luxueux d'une matière digne d'être mise en œuvre au service des dieux.

Pour nous, le cèdre est intrinsèquement lié au Liban dont il orne le drapeau. Les journalistes n'évoquent-ils pas couramment «le pays du cèdre», usant ainsi d'une métaphore que leurs lecteurs ou auditeurs saisissent immédiatement ? Pourtant, les cèdres ne sont plus très nombreux sur la montagne libanaise, même si de gros efforts sont faits actuellement pour les protéger et les développer. En fait, l'image vient de bien loin et ce lien fondamental s'est élaboré peu à peu: dès le III^e millénaire avant J.-C., les plus anciens textes du Proche-Orient, de l'Égypte à la Mésopotamie, évoquent le cèdre comme un produit de luxe et célèbrent les exploits de ceux qui allaient couper des fûts dans « la montagne des cèdres ».

Les premières traces du commerce de bois du Liban se trouvent bien sûr dans la documentation

égyptienne. L'Égypte en a en effet toujours été un des plus gros consommateurs. Dépourvue de bois de construction, elle devait importer les poutres nécessaires à la couverture des temples, palais et bâtiments d'envergure que les pharaons faisaient édifier et les madriers dont elle faisait ses vaisseaux. La plus ancienne mention évoque l'importation de bois du Liban dès la première moitié du III^e millénaire et se trouve sur la fameuse «pierre de Palerme», un document exceptionnel, malheureusement fragmentaire, de type annalistique, qui énumère les rois de l'époque pré-dynastique et des premières dynasties². Sous le règne du roi Snéfrou, le premier de la IV^e dynastie, un des événements mentionnés comme les plus marquants du règne est l'arrivée de 40 bateaux pleins de bois de *ash*³ que le roi avait probablement envoyés s'approvisionner sur la côte phénicienne⁴. On notera que, à part quelques objets de l'époque de Naqada (IV^e millénaire)⁵, c'est aussi du III^e millénaire que datent les premiers témoignages de relations avec l'Égypte retrouvés à Byblos, notamment une inscription portant le nom d'Horus de Khasekemui, dernier souverain de la II^e dynastie⁶, un fragment portant le nom de l'épouse de Snéfrou et un vase au nom de Khéops, successeur de Snéfrou, objets dégagés par P. Montet⁷. Pour l'année qui suivit l'arrivée de ces vaisseaux chargés de bois, les annales de Snéfrou évoquent la construc-

1 D. Arnaud, « Le cèdre dans la réalité et dans l'imaginaire de la Méditerranée, de l'Antiquité à nos jours », *Revue forestière de France* 49, 1997, p. 159-163.

2 W. Helck, *Lexicon der Ägyptologie* IV.5 (29), 1982, col. 652-654 s.v. *Palermstein*.

3 J.H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, vol. I, Chicago, 1906, §146, p. 66.

4 N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, 1988, p. 91-92.

5 G. Scandone, « La culture egiziana a Biblo attraverso le testimonianze materiali », *Biblo. Una città e la sua cultura*, Collezione di studi fenici 34, Rome, 1994, p. 37-48.

6 M. Dunand, *Fouilles de Byblos I*, n. 1115, p. 26-27, pl. XXXIX.

7 P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, Bibliothèque archéologique et historique 11, Paris, 1928-1929, t. I, p. 74-75 et p. 271.

tion d'un grand bateau en bois de *ash* et de deux en bois de *meru* et, un an encore après, la fabrication de portes pour le palais en bois de *ash*⁸.

Il est temps maintenant d'évoquer la question de l'identification des bois désignés par les

hiéroglyphes égyptiens. Celle-ci n'est pas sans poser problème, particulièrement pour l'arbre *ash* qui est souvent mentionné en relation avec le Liban dans les textes égyptiens. C'est celui que l'on a traditionnellement identifié avec le cèdre et traduit ainsi dans de nombreuses éditions. Cependant, cette identification n'est pas entièrement convaincante, notamment parce que le bois de *ash* est généralement représenté par les Égyptiens de couleur jaune clair et non rouge, la couleur caractéristique du bois de cèdre, et qu'il produisait une résine très abondante, ce qui n'est pas le cas du cèdre. De plus, la forme même de l'arbre, large et qui se divise assez bas en branches principales plutôt que de donner de longs fûts rectilignes⁹, ne correspond pas aux scènes égyptiennes d'abattage de l'arbre *ash*, tel qu'il est notamment représenté sur un relief du mur Nord du grand temple d'Amon à Karnak, relatant les campagnes victorieuses de Seti Ier au XIV^e siècle¹⁰. V. Loret, au terme d'une étude détaillée, concluait donc que l'arbre *ash*, pour rendre au mieux compte de toutes les occurrences, devait correspondre à la fois au pin et au sapin¹¹. D'autres ont alors identifié le cèdre au *meru*, ce qui n'est pas entièrement satisfaisant non

plus. Une hypothèse radicale a été avancée par A. Nibbi, qui nie toute possibilité de mention de cèdre dans les textes égyptiens et suppose que les bois utilisés par les Égyptiens étaient probablement importés de région beaucoup plus proches de la vallée du Nil que le Liban, au moins à l'Ancien et au Moyen Empire¹².

Cette hypothèse n'est pas non plus sans faire difficulté. En effet, des échantillons de cèdre ont été retrouvés en Égypte dès les niveaux correspondant à l'époque pré-dynastique¹³ et la barque sacrée de Khéops, exhumée près de la grande pyramide, était fabriquée principalement en bois de cèdre¹⁴. De plus, les relations avec l'Égypte sont attestées à Byblos dès le début de l'histoire. Et, à partir du Nouvel Empire, des textes relatent en détail l'abattage de bois dans les forêts montagneuses qui dominaient la côte phénicienne. L'importation de bois du Liban en Égypte est donc sûre, même il n'est pas toujours facile de déterminer quelle essence est mentionnée dans tel ou tel texte. Il est probable que la terminologie égyptienne a parfois été floue et que les termes *ash* et *meru* désignent des conifères, mais de façon assez générale. R. Meiggs aboutit ainsi à la conclusion que *ash* correspond principalement au cèdre, mais aussi au genévrier¹⁵. On sait que les auteurs gréco-latins emploient aussi le mot « cèdre » dans une acception beaucoup plus large que la définition botanique moderne, confondant eux aussi cèdre et genévrier¹⁶. Les Égyptiens ont importé du bois du Liban, sans doute surtout du pin, mais aussi d'autres conifères dont le genévrier et le cèdre.

8 J. H. Breasted, *op. cit.*, t. I, § 147-148.

9 V. Loret, « Quelques notes sur l'arbre ash », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* 16, 1916, p. 33-51.

10 Voir reproduction dans F. Briquel Chatonnet et E. Gubel, *Les Phéniciens. Aux origines du Liban*, Paris, Gallimard, 1998, p. 133.

11 L'hypothèse est reprise par G. Charpentier, *Recueil de matériaux épigraphiques relatifs à la botanique de l'Égypte antique*, Paris, Trismegiste, 1981, t. I, no 268 et N. Baum, *Arbres et arbustes de l'Égypte ancienne. La liste de la tombe thébaine d'Ineni (no 81)*, *Orientalia Lovaniensia Analecta* 31, Leuven, 1988, p. 303.

12 Voir par exemple A. Nibbi, « Some remarks on the Cedar of Lebanon », *Discussions in Egyptology* 28, 1994, p. 35-52.

13 A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries* 4, éd. J. R. Harris, Londres, 1962, p. 429-456. R. Gale, P. Gasson, N. Hepper et G. Killen, dans P. T. Nicholson et I. Shaw, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2000, p. 349-350.

14 N. Jenkins, *The Boat Beneath the Pyramid: King Cheops' Royal Ship*, New York, 1980, p. 80. Voir aussi R. Meiggs, *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World*, Oxford, 1982, p. 63, 408.

15 R. Meiggs, *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World*, Oxford, 1982, p. 405-409.

16 R. Meiggs, *op. cit.*, p. 410-416.

Pour toute la seconde moitié du III^e millénaire, puis au Moyen Empire, les objets égyptiens retrouvés à Byblos attestent de relations étroites entre la côte et l'Égypte, avec des échanges réguliers qui certes ne portaient pas seulement sur le bois, mais

dans lesquels il devait figurer en bonne part.

Au XVe siècle, les inscriptions de Touthmosis III évoquent un commerce de bois régulier entre le Levant et l'Égypte: «*Chaque année, est coupé pour moi en Djahi du vrai bois de ash du Liban, qui est apporté au palais, Vie, Prospérité, Santé! Du bois en abondance vient en Égypte pour moi...Du vrai bois de ash de Negau, le meilleur du pays du dieu... Quand mon armée qui est en garnison à Ullaza¹⁷ vient, (elle m'apporte) le bois de ash des victoires de ma majesté, selon les plans de mon père Amon-Râ¹⁸*». La tombe de l'un de ses envoyés, Sen-nefer¹⁹, porte une inscription qui relate une expédition dans la forêt au dessus des nuages, pour rapporter des arbres de 30 mètres de hauteur, au bois dur et serré.

Le retour au cours normal de la vie et particulièrement de la vie religieuse, après l'abandon des réformes d'Aménophis IV-Akhénaton, est célébré dans une inscription de Toutankhamon²⁰ qui évoque la construction de barques sacrées en *ash* nouveau des pentes des montagnes de Negau, un lieu que l'on situe dans la montagne libanaise. Un toponyme du Liban, « vallée du bois de *ash* », est évoqué dans les inscriptions de Ramsès II à propos

de la bataille de Qadesh²¹. Cet endroit est également le lieu de refuge du frère menacé, Bata, dans le « conte des deux frères »²². Les inscriptions de construction de Ramsès III mentionnent des dalles et des mâts en bois de *ash* offerts par le pharaon dans le temple d'Amon²³.

Mais le témoignage le plus vivant sur l'exploitation du bois, au-dessus de Byblos, pour le compte du pharaon, se trouve dans le récit des aventures de Wen-Amon dont le contexte se situe au XI^e siècle avant J.-C.²⁴: le Liban est « le lieu où "croît" la barque d'Amon, l'Ouserhat, la maîtresse de tous les navires sacrés ». Et le roi de Byblos, quand enfin lui est apportée d'Égypte une rémunération satisfaisante, envoie trois cents hommes et trois cents bœufs, avec des surveillants, pour couper les arbres, les faire sécher pendant trois mois et les tirer enfin jusqu'au rivage de la mer, où l'envoyé du pharaon pourra les charger sur ses vaisseaux.

À travers ces mentions et d'autres, on note le lien étroit entre le bois de *ash* et le grand dieu Amon, dont la barque était taillée dans le bois du Liban. C'est ce qui valait à la contrée qui le produisait le nom de « pays du dieu (Amon) » et le prestige de ce bois rejaillissait sur le pharaon, qui recevait le tribut d'un tel endroit.

L'association divine est moins nette dans les textes accadiens, mais le cèdre y jouit également d'un prestige tout particulier. Le dossier mésopotamien est plus clair car le mot *erenu*, est-il admis, désigne clairement le cèdre²⁵. Comme l'Égypte, la plaine du Tigre et de l'Euphrate est dépourvue de forêts et

17 Lecture corrigée par rapport à Reisner (voir note suivante). Cité du nord de la Phénicie.

18 G. A. et M. B. Reisner, « Inscribed monuments from Gebel Barkal », *Zeitschrift für ägyptische Sprache* 69, 1933, p. 24-29.

19 ANET p. 243.

20 J. Bennet, « The Restoration Inscription of Tut'ankhamûn », *Journal of Egyptian Archaeology* 25, 1939, p. 8-15 § f, II. 20-21.

21 Papyrus Chester Beatty III.

22 Papyrus d'Orbiney : A. H. Gardiner, *Late Egyptian Stories I*, Bruxelles, 1931, p. 9-30. Voir la traduction de C. Lalouette dans *Textes sacrés et textes profanes de l'Égypte ancienne*, tome II, Paris, Gallimard, 1987, p. 161-171.

23 J. A. Breasted, *op. cit.*, t. IV, § 234.

24 Papyrus Golénischeff. A. H. Gardiner, *op. cit.*, p. 61-76. Traduction de C. Lalouette, *op. cit.*, p. 240-248.

25 *Chicago Akkadian Dictionary*, E, Chicago, 1958, p. 274-279.

ses habitants ont dû aller chercher dans les montagnes environnantes le bois qui leur était nécessaire. Les monts Zagros, qui forment la frontière naturelle avec le plateau iranien, ont sans doute été tôt exploités mais les Mésopotamiens sont allés bien plus loin ²⁶.

La plus ancienne mention historique du cèdre en Mésopotamie remonte à Sargon d'Akkad au III^e millénaire qui célèbre, dans une inscription à l'origine copiée sur une de ses statues, une expédition en direction de l'Occident jusqu'à la «forêt des cèdres»²⁷. Mais celle-ci est sans doute l'Amanus, au Nord de la boucle de l'Oronte, comme permet de le préciser une inscription de son petit-fils Naram-Sîn qui se vante²⁸, lui aussi, d'avoir reçu de Nergal, c'est-à-dire conquis, la mer supérieure²⁹ et "l'Amanus, la montagne des cèdres". De fait, en même temps que la "forêt des cèdres", Sargon atteignait la "montagne de l'argent", vraisemblablement le Taurus.

Cette expédition acquiert tout de suite une charge symbolique très forte et les rois suivants se vanteront d'exploits similaires. Gudea, roi de Lagash à la fin du III^e millénaire, affirme que le dieu Ningirsu lui a "tracé un chemin dans la montagne des cèdres"³⁰ dans laquelle personne n'avait pénétré avant lui. Lui (Gudéa) a coupé ses cèdres avec de grandes haches. ..Comme des serpents géants, des radeaux de cèdre ont flotté sur l'eau depuis la montagne des cèdres...". Première allusion au flottage

du bois de cèdre qui sera mis en images par les Assyriens un millénaire et demi plus tard. Le bois, grâce à son odeur, est digne d'être utilisé pour confectionner des objets ou édicules destinés aux dieux³¹. Au début du II^e millénaire, Yahdun-Lim, roi de Mari, rapporte en butin du cèdre et différents bois de la montagne des cèdres, quand il revient d'une expédition occidentale à la poursuite des Benjaminites³². La "Forêt des cèdres" entre également dans la légende comme lieu mythique de résidence du géant Humbaba, vers lequel Gilgamesh et Enkidu décident de se rendre à la recherche d'aventures³³. Dans l'épopée, la montagne des cèdres est qualifiée de «résidence de dieux, sanctuaire de la sainte Irnini» et les deux héros s'émerveillent devant ces arbres immenses, «cèdres (qui) déployaient leur frondaison: délicieux était leur ombrage et tout embaumé de parfums»³⁴.

Dans les inscriptions assyriennes, l'Amanus, toujours abondamment exploité, reste intrinsèquement lié au cèdre : selon des listes lexicales retrouvées dans la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, c'est l'Amanus qui est considéré comme l'équivalent de l'expression «montagne des cèdres». Le prestige de l'expédition de Sargon d'Agadé joue certainement un rôle dans le phénomène³⁵. Mais le Liban occupe à côté une place grandissante³⁶ et, dès le début du II^e millénaire, les versions accadiennes de l'épopée de Gilgamesh, à la différence de la version sumérienne, situent la montagne des cèdres au Liban et sur l'Hermon³⁷. Un mythe syrien célébrant le

26 M. B. Rowton, «The Woodlands of Ancient Western Asia», *Journal of Near Eastern Studies* 26, 1967, p. 261-277.

27 D. Frayne, *Sargonic and Gutian Periods* (2334-2113 BC), *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods* vol 2, Toronto, 1993, p. 28-29 : E2.1.1.11, ll. 21-28. La même campagne est mentionnée aussi dans une autre inscription lacunaire.

28 D. Frayne, *op. cit.*, p. 133 : E2.1.4.26, col. I, ll. 21-29.

29 La Méditerranée, par opposition au golfe Arabo-Persique.

30 Cylindre A, col XV, ll. 19-34 : D. O. Edzard, *Gudea and His Dynasty*, *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods* vol 3/1, Toronto, 1997, p. 78-79.

31 Brique au nom de Ur-Nin-Girsu, prince de Lagash, fils de Gudea : D. O. Edzard, *op. cit.*, p. 182 : E3/1.1.8.2, col. II, ll. 5-7.

32 Inscription de fondation du temple de Shamash. D. Frayne, *Old Babylonian Period* (2003-1595 BC), *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods* vol 4, Toronto, 1990, p. 605.

33 J. Bottéro, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard, 1992.

34 J. Bottéro, *op. cit.*, p. 112.

35 G. Bunnefs, « Le luxe phénicien d'après les inscriptions royales assyriennes », *Phoenicia and its Neighbours*, *Studia Phoenicia* III, éd. E. Lipinski et E. Gubel, Leuven, 1985, p. 121-133.

36 J. Elayi, « L'exploitation des cèdres du Mont Liban par les rois assyriens et néo-babyloniens », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 31, 1988, p. 14-41.

37 J. Bottéro, *op. cit.*, p. 115. J. Hansman, « Gilgamesh, Humbaba and the Land of the ERIN tree », *Iraq* 38, 1976, p. 23-35.

“Jardin du Dieu” situé au Liban est sous-jacent, dont on trouve dès échos jusque dans la Bible³⁸.

Dès la première expédition de Tiglath-Phalasar Ier (1114-1076), le cadre des exploits est posé, que ses successeurs

répéteront à l'envi: *“Je suis allé au Liban (Lab-na-a-ni). J'y ai coupé des fûts de cèdre pour le temple de Anu et de Adad, les grands dieux mes seigneurs et les ai fait transporter (à Assur)”*³⁹. Suit l'évocation du tribut des cités phéniciennes septentrionales et d'une expédition en bateau depuis Arwad.

De fait, le cèdre n'est pratiquement pas évoqué dans le tribut apporté par les rois phéniciens aux souverains d'Assur lors de leurs incursions toujours plus nombreuses et lointaines au-delà de l'Euphrate. C'est dans leurs inscriptions de construction que les Assyriens mentionnent du cèdre du Liban, souvent associé d'ailleurs à l'Anti-Liban (Ammana ou Sirara)⁴⁰. Les rois se vantent de l'avoir exploité eux-mêmes⁴¹ grâce à l'aide des dieux. Sennacherib affirme ainsi: *“Pour que je puisse achever la construction de mon palais et terminer l'œuvre de mes mains, à cette époque, Assur et Ishtar, qui aiment ma prêtrise et m'ont appelé par mon nom, m'ont montré comment apporter les puissants fûts de cèdre qui ont crû dans le passé et qui sont devenus immensément grands, tandis qu'ils étaient cachés dans les montagnes de Sirara”*⁴². Dans ces inscriptions royales, les rois de la côte n'interviennent que comme

ouvriers, en symbole de leur peuple: ils coupent et transportent le bois à grande peine⁴³. Des documents de la pratique montrent cependant que les Phéniciens étaient eux-mêmes acteurs de cette exploitation, sur laquelle les Assyriens se contentent de lever une taxe et dont ils limitent l'exportation aux pays ennemis⁴⁴.

Ce transport du bois est d'ailleurs mis en image de façon spectaculaire dans un relief de Sargon retrouvé à Khorsabad et actuellement au musée du Louvre⁴⁵: on voit les fûts de bois flottant sur la mer où s'ébattent de nombreux poissons. Les billes sont traînées et dirigées depuis des navires par des matelots phéniciens qui les convoient vers un point d'embarquement. Il est probable que, après abattage, le bois était descendu jusqu'à la mer, transporté par flottage jusqu'au point de la côte où la distance était la plus courte entre la Méditerranée et l'Euphrate, peut-être à la hauteur d'Ougarit, transbordé jusqu'au fleuve et à nouveau convoyé par eau sur l'Euphrate.

Le cèdre était particulièrement prisé par les Assyriens, notamment pour son odeur. On en faisait des poutres, des lambris, des vantaux de porte⁴⁶. Les inscriptions assyriennes l'associent systématiquement à la construction des temples et des palais, comme si seuls les dieux et les rois en étaient dignes. De fait, les seules mentions de cèdre dans les inscriptions ougaritiques concernent la construction du palais de Baal: il s'agit bien de cèdre du Liban et de l'Anti-Liban⁴⁷. Le cèdre est aussi le symbole de la puissance de Baal⁴⁸.

La chute de l'empire assyrien, célébrée

- 38 F. Stolz, « Die Bäume des Gottesgartens auf dem Libanon », *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 84, 1972, p. 141-156.
- 39 A. K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC I (1114-859 BC)*, The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Assyrian Periods vol. 2, Toronto, 1991, p. 37 : A.O.87.3, ll. 16-17.
- 40 Par exemple, H. Tadmor, *The Inscriptions of Tiglath-Pileser III, King of Assyria*, Jerusalem, 1994, p. 172-173 : Summary Inscription 7, vo, l. 26. Pour Assarhaddon, D. D. Luckenbill, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, vol. II, New York, 1927, § 697. Pour Assurbanipal, *ibid.* § 837.
- 41 Adad-Nirâr III (stèle de Tell al-Rimah): A. K. Grayson, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC II (858-745 BC)*, The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Assyrian Periods vol. 3, Toronto, 1996, p. 211, ll. 10-12.
- 42 D. D. Luckenbill, *op. cit.*, § 390.
- 43 Assurbanipal : D. D. Luckenbill, *op. cit.*, § 914.
- 44 Lettre 12 de Nimrud d'un officier au roi d'Assyrie : W.F. Saggs, *Iraq* 17, 1955, p. 127.
- 45 Reproduction dans F. Briquel Chatonnet et E. Gubel, *op. cit.*, p. 80.
- 46 S. Lackenbacher, *Le palais sans rival*, Paris, 1990, p. 81-82.
- 47 M. Dietrich, O. Loretz, J. Sanmartín, *The Cuneiform Alphabetic Texts from Ugarit, Ras Ibn Hani and Other Places*, Münster, 1995 : 1.4, col. V, l. 10 ; col. VI, ll. 18-19. A. Caquot, M. Sznycer, A. Herdner, *Textes ougaritiques*, tome 1 : *Mythes et légendes*, Littératures anciennes du Proche-Orient 7, Paris, 1974, p. 208, 212.
- 48 *Ibid.* col. VII, l. 41.

pourtant en Isaïe comme une libération pour les cèdres du Liban (Is 14, 8), car elle les délivrait d'une coupe excessive, ne met nullement un terme à leur exploitation par les empires qui ont pris sa suite dans la domination de l'Orient.

Les souverains ont continué à exploiter le cèdre, maintenant clairement associé au Liban. À l'époque de la domination néo-babylonienne, Nabuchodonosor affirme ainsi qu'il est le premier à exploiter les cèdres du Liban et relate la construction d'une route à travers la montagne pour acheminer les troncs⁴⁹. Relatant l'édification du palais de Suse, les inscriptions du roi perse Darius fournissent la liste des produits précieux utilisés par les artisans : *« le bois de cèdre a été apporté d'une montagne du nom de Liban; le peuple assyrien⁵⁰ l'ont apporté jusqu'à Babylone; de Babylone, les Cariens et les Grecs l'ont apporté jusqu'à Suse⁵¹ »*.

C'est la Bible, bien sûr, qui évoque le plus abondamment le cèdre (*erez*) du Liban, une contrée voisine d'où il était plus facile de l'importer. De fait, l'usage du cèdre en Palestine est corroboré par la découverte d'échantillons de cèdre sur des sites archéologiques qui s'échelonnent depuis le II^e millénaire avant J.-C. jusqu'au Moyen-Age⁵². Cependant, plus qu'un simple produit de prestige et de luxe, il est pour les écrivains d'Israël un symbole de hauteur, ce qui lui confère un caractère

divin (Ps 80, 11), une incarnation de la puissance (2 R 14, 9) mais aussi une image vivante de l'orgueil humain (Is 2, 13), qui sera renversé comme celui de tous les ennemis du peuple de Yahvé (Za 11, 1-2). Les textes célèbrent sa beauté (Ct 5, 15), sa solidité, que Dieu seul peut briser (Ps 29, 5), la dureté de son bois (Jb 40, 17), la longueur de ses fûts. Le bois de cèdre est utilisé dans le culte, par exemple pour la purification des lépreux (Lv 14, 4) ou dans le rituel de fabrication de l'eau lustrale (Nb 19, 6).

Mais il est avant tout considéré comme un bois de construction, destiné aux édifices les plus prestigieux, qu'Isaïe (9, 9) compare avantageusement au sycomore : remplacer le sycomore par le cèdre équivaut à construire en pierre plutôt qu'en brique. Comme dans les textes égyptiens et assyriens, on retrouve dans la Bible l'idée que le cèdre était digne seulement de la divinité et de son intermédiaire sur terre, le roi. Le temple construit par Salomon était, selon le 1^{er} livre des Rois (ch. 6) entièrement lambrissé de cèdre et le Saint des Saints lui-même, réceptacle de l'arche d'alliance et donc de la présence divine, était édifié en cèdre. Quant au palais royal, la plus grande de ses salles portait le nom de « Maison de la Forêt du Liban » (1 R 7, 2-6) : un plafond entièrement en poutres et plaques de cèdre était porté par quarante-cinq colonnes de cèdre d'une hauteur de près de quinze mètres. La salle du trône, où Salomon rendait la justice (1 R 7, 7), était également lambrissée de cèdre. Certes, il est difficile de dire dans quelle mesure ces textes reposent sur des informations historiques. Le règne de Salomon semble avoir été

49 S. Langdon, *Die neubabylonischen Königsinschriften*, Vorderasiatische Bibliothek IV, Leipzig, 1912, p. 174-175.

50 La version babylonienne mentionne ici « les gens d'au-delà du fleuve ».

51 P. Lecoq, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, 1997, p. 236 : Dsf 9.

52 N. Liphshitz et G. Biger, « Cedar of Lebanon (*Cedrus Libani*) in Israel during Antiquity », *Israel Exploration Journal* 41, 1991, p. 167-175.

l'objet d'une large élaboration littéraire, qui visait à faire de ce souverain du royaume unifié d'Israël et Juda l'archétype du bon roi selon la pensée proche-orientale⁵³. Mais l'élaboration elle-même est révélatrice. Elle montre que, dans l'esprit des

rédacteurs de l'époque perse, le grand roi bâtisseur ne pouvait avoir édifié son palais qu'en cèdre. Dans la lignée de Salomon, les bâtisseurs du second Temple font à nouveau venir des cèdres du Liban (Esd 3, 7). Ce qui n'empêche pas le prophète de considérer un palais en cèdre comme un luxe inutile pour un roi pieux (Jr 22, 14-15).

Le texte biblique met en scène de façon fort vivante l'abattage et le transport des cèdres du Liban. Elle montre que les Phéniciens avaient le souci de garder un contrôle entier sur l'exploitation de ce produit que l'on venait chercher de si loin. Quand Salomon propose d'envoyer des ouvriers pour travailler à l'abattage avec les bûcherons sidoniens, le roi de Tyr Hiram récuse cette offre : *“Mes serviteurs les descendront du Liban à la mer, je les ferai remorquer jusqu'à l'endroit que tu me manderas, je les délierais là et toi tu les prendras”* (1 R 5, 23). Cette réplique est un écho de la réponse du roi de Byblos à l'envoyé égyptien Wen-Amon : *«Lorsque, dans le Liban, je m'exclame d'une voix forte, alors le ciel s'ouvre et les arbres, ici, s'abattent sur la rive marine»*. De fait, Salomon reconnaît : *«Il n'y a personne chez nous qui soit habile à abattre les arbres comme les Sidoniens»*. Le texte souligne encore la priorité accordée au transport par flottage, beaucoup moins onéreux avec les moyens techniques de l'époque. Symbole du Liban, le cèdre finit par l'incarner véritablement : dans sa prophétie sur Tyr où il compare la ville à un navire, Ezéchiël imagine le mât érigé dans un cèdre du Liban (Ez 27, 5).

Les allusions dans les textes classiques et les documents gréco-romains sont beaucoup moins claires, notamment à cause de l'ambiguïté du mot *kedros*. À l'époque hellénistique puis romaine, le cèdre du Liban continue à être très recherché, notamment pour les constructions navales. S'il paraît naturel qu'Alexandre en fasse un large usage lors du siège de Tyr⁵⁴, il est remarquable que, voulant construire une flotte sur l'océan Indien, il

envisage de faire venir des cèdres du Liban⁵⁵. Ptolémée IV se fait construire un bateau avec une cabine en cèdre : ainsi se rejoignent l'usage naval et le prestige royal⁵⁶. Quant à Antigone, la construction de sa flotte est l'occasion pour Diodore de Sicile de décrire une équipe de huit mille hommes et mille attelages apportant le bois depuis le Liban jusqu'à la mer⁵⁷.

Quelques indices semblent montrer une exportation du cèdre jusqu'en Grèce. Ainsi, du cèdre est mentionné dans les comptes d'approvisionnement de bois pour le sanctuaire d'Éleusis en 329-328 avant J.-C.⁵⁸ : ce sont trois madriers pour les portes du trésor et ils représentent le coût le plus élevé de la liste, soit 70 drachmes. La raison en est certainement à rechercher dans la distance d'où ce bois était importé, que ce soit l'Amanus ou le Liban. De même R. Meiggs admet⁵⁹ que le bois utilisé dans la couverture de l'Odéon d'Hérode Atticus à Athènes⁶⁰ était bien du cèdre, ce qui permet là encore de rendre compte de son coût.

Aussi le cèdre fait-il l'objet d'une protection attentive de la part des souverains. Des décrets royaux puis impériaux fixent le régime fiscal auquel l'exploitation est soumise⁶¹. Les inscriptions forestières d'Hadrien au Mont Liban⁶², qui organisent l'exploitation de quatre essences d'arbres, dont sûrement le cèdre, dans ce qui était devenu un domaine impérial, montrent l'intérêt que l'administration romaine attachait aux forêts du Liban, encore sans doute assez riches pour justifier une pareille attention. On notera que la zone qu'elles enclosent correspond à un espace forestier encore assez étendu.

Cet exposé des sources peut en effet donner l'impression d'une exploitation intensive dès l'Antiquité, susceptible d'avoir entamé la déforestation dont on peut voir aujourd'hui les conséquences. Rien n'est moins sûr : les moyens employés par les bûcherons de l'époque, encore rudimentaires, ne permettaient guère un abattage massif. Et surtout le transport présentait tant de difficultés qu'on ne pouvait envisager d'exporter les madriers dans des régions très lointaines sur une large échelle. Les quantités ont donc dû, somme toute, rester modestes. Mais la rareté même a sans doute ajouté au prestige de ce bois, digne des dieux.



**The cedars of Lebanon. Alexandre Descamps.
Charcoal drawing, 27 x 37 cm. First half of the 19th century.
(Private collection Nabil Nahas).**

- 53 P. Bordreuil, F. Briquel Chatonnet, *Le temps de la Bible*, Paris, Fayard, 2000, p. 221-250.
- 54 Quinte Curce, *Histoire d'Alexandre*, IV, 2.
- 55 *Ibid.* X, 1
- 56 Athénée 5.205B.
- 57 Diodore de Sicile, XIX, 58, 2-5.
- 58 *IG II2*, 1672, l. 146.
- 59 *Op. cit.*, p. 216.
- 60 Philostrate, *Vies des Sophistes*, 2, 1, 8.
- 61 Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques* 12, 141.
- 62 J.-F. Breton, *Les inscriptions forestières d'Hadrien dans le Mont Liban*, Inscriptions grecques et latines de la Syrie VIII.3, Bibliothèque archéologique et historique 104, Paris, 1980.